

Mamadou

1999 - Paris 3h du matin

Je pressens que je vais encore me faire rattraper et broyer par cette infernale machine.

Depuis que je suis en France, je n'arrête pas de me déjouer d'elle....

Je m'octroie quelques moments de répits. Je l'oublie.

J'ouvre en grand la porte fenêtre. Les effluves humides et poivrées de la nuit investissent mon appartement.

J'aime l'odorante douceur de l'automne.

Fourbu, je retire nonchalamment mes chaussures à hauts talons et masse de mes doigts fins et agiles la plante douloureuse de mes pieds. Allonge langoureusement mes longues jambes sur le confortable canapé du salon. Me cale les reins de deux gros coussins moelleux.

L'ébène de ma peau glorifie la blancheur des tissus. Je me sais et me sens foncièrement beau de cette beauté troublante qui attire les regards, les désirs.

J'en ai joué, parfois j'ai gagné, parfois J'ai perdu. J'ai accepté.

Subrepticement j'ôte mes faux cils, je ferme les yeux.

Je savoure avidement cet instant, bien que n'étant pas sous l'arbre à palabre de mes ancêtres. L'arbre à palabre ! Le bruit saccadé des pilons près des cases ! Le chant monocorde des femmes ! Les cris des enfants ! L'odeur acre de la savane brûlée par le soleil.

Comme enfouis dans quelques recoins lointains de ma mémoire, les percussions des tam-tams, me reviennent en écho du plus profond de ma tendresse. Je surprends mes doigts à s'agiter sur les appuis du canapé, marquant le tempo des incantations de guerre de mon père.

Ô mon Sénégal, ô terre de lumière et de feu, tu es si loin ! Tu es si proche !

Ton soleil, tes couleurs, tes odeurs, ta nonchalance me manquent. Et vous Mama's ! Tendres et douces mama's. Je dis bien mama's avec le s de pluriel, car parmi les femmes de mon père, je n'ai jamais vraiment su celle qui m'avait enfantée. Les quatre femmes étaient toujours aussi attentionnées, lorsqu'arrivait un nouveau bébé. Nous passions de mains en mains, de câlins en baisers, de purée de manioc en gâteaux d'arachides. Nous aimions nous cacher, nous enfouir dans vos larges boubous de couleurs vives. Vous étiez si belles, si sensuelles, lorsque vos hanches frénétiquement ondulaient au rythme des chants. Vous transgressiez la chaleur à en oublier les ans, vous ne faisiez qu'une, envoutées par le tempo des percussions.

Le village riait, chantait, dansait tous les jours, mais toute cette liesse cachait les gargouillis des ventres, les mortalités infantiles, la fatigue des femmes, les hommes inoccupés attendant la prochaine guerre ethnique. Un Peul est un guerrier, et en tant que guerrier, il se prépare à la guerre. Les mentalités ont changé, sans que notre culture primaire change. Plus de guerre entre Woolof et

Peul, moins de guerre entre ethnies. Alors, assis sous l'arbre à palabre l'homme discute, dresse des plans d'attaque, juge les délits sous l'autorité du chef ou du roi ... Tandis que les femmes

-2-

ensemencées croulent sous mille et une taches harassantes. Les enfants chez nous c'est le don d'Allah, ou de Dieu en Casamance. Plus une famille est nombreuse, plus elle est riche. Mais la terre, asséchée par les cultures d'arachides, est aride et stérile, ne nourrit plus ses enfants. Le désert a mangé la forêt, la savane. Les animaux ont fui, cherchant d'autres points d'eau. Nous sommes pauvres, d'une pauvreté fière, pauvres à ne *rien avoir*, que l'amour... Cet amour qui, pourtant, ne m'a pas retenu.

Cette envie d'un ailleurs, d'un autrement, d'un mieux, le clinquant des touristes, m'ont fait tourner la tête et fuir vers un autre destin.

Mes mama's ont pleuré... et leur chant d'adieu résonne encore dans ma tête, comme un hymne au courage : « *Pilons panpan... Pilons panpan.... Pilons gaiement... Allons femmes du courage...* » Ce qui signifiait pour elle : Ne pleurons pas, nous te confions notre courage.

Mon père, m'a solennellement donné sa lance. Souleymane Diouf, notre sorcier, m'a remis les amulettes protectrices des guerriers Peul. Après une large tape sur l'épaule sa voix ferme et chantante a lancé : Va !... Je suis allé.

5 heures du matin : Les bruits de la rue me font ouvrir les yeux, sur la réalité d'une vérité.

Je n'ai dormi que deux heures, et la machine continue son œuvre! Comment y échapper ?

Il me faut trouver une solution. Un bol de café va me remettre les idées en place.

Je me dirige vers la cuisine non sans un regard égo centrique dans le miroir que je croise.

Le tableau n'est pas si magnifique que cela. Le maquillage a coulé, mes yeux accusent de larges cernes, ponctués de quelques ridicules. Ma robe de soie fauve fripée, me fait ressembler à une vieille tortue. Où est le grand guerrier Peul ? Dans ces habits de femme je ressemble plus à un épouvantail à moineaux qu'à un vaillant guerrier.

Quelle horreur ! Vite, une douche ! Non, un café ! Je réalise soudain, combien, je suis dépendant de mon image, combien je suis conditionné !

Cette androgynéité m'a fait découvrir deux mondes que je n'imaginai pas.

Le premier :

Un monde souterrain, caché. Chez nous l'amour se fait en plein jour, naturellement... sans trop se poser de questions de sexe. On fait des enfants avec nos femmes et s'il y a sentiment, l'amour avec les hommes. C'est simple sans complication.

Le second :

Mon long corps élancé pouvant se prêter à toute excentricité créative des couturiers, me permet d'entrer très tôt dans l'univers sophistiqué et compliqué de la mode, dont j'en suis ponctuellement la vedette.

La mode ! Il a fallu un temps pour me faire admettre en tant que mannequin femme ! Mamadou est devenu Manuela « la bienheureuse » c'est un joli prénom je crois que mes mama's auraient été comblées de ce titre. Manuela la reine de la nuit ! La reine de la fête ! Et surtout, La reine des

-2-

emmerdeuses ! Congratulée, vénérée, je ne suis jamais satisfaite de rien, on me porte un thé chaud, pour moi il brule, je le renvoie. Ma coiffeuse s'applique à me lisser patiemment et savamment mes cheveux indociles, mes Aies, mes Outils chochottes emplissent les loges...etc... etc. Mes copines me disent infernale. C'est cela le vedettariat, j'en use et j'en abuse, jusqu'à la lie. Peut-être pour oublier la misère de ma naissance. Mais, tout au fond, très au fond de la sincérité de mon âme je demeure le *Mamadou* de la région de St Louis, et le rôle que je joue, s'il me flatte ne me satisfait pas toujours.

Bientôt six heures : Je sors de ma douche... bois une deuxième tasse de café. Et oui, chez moi, c'est du café, j'ai horreur du thé, mais pour l'« *aura* » de ma petite personne, c'est mieux de commander du thé au travail.

Un second coup d'œil au miroir.

Mes cheveux mouillés, débarrassés des produits pour les apprivoiser, sont faits de milliers de boucles serrées. Mon visage lavé de tout fond de teint, a pris un ton de marbre noir. Ma bouche charnue encadre de larges perles d'ivoire. Mon nez est fin et droit. Mes yeux deux agates bordées de longs cils recourbés. Ma négritude est belle ! Mon peuple est beau ! Allah nous a fait de longues jambes, pour mieux, danser, courir. De longues mains pour mieux chasser, caresser... Allah a été généreux avec mon peuple. Qu'Allah soit béni !

Le temps de fermer la porte fenêtre et vite au lit, je n'ai que trois heures devant moi, avant d'être rattrapé, concassé, conditionné.

Rien de d'y penser les battements de mon cœur s'accélèrent. Il faut que j'arrête le café, que je maîtrise ce rouage infernal. Etre à l'image de mes ancêtres : Etre fort.

Je m'écroule sur le lit. Mes paupières se ferment sur l'image de mon père.

Je m'envole vers les limbes du sommeil.

Le jour se lève.

Drrrrrrrrring ! Drrrrrrrrring ! Mon poing aveugle et engourdi frappe violemment la table de nuit, frôlant de très peu le réveil. A deux reprises je le rate pour enfin écraser définitivement ce mécréant.

Mais rien ne s'arrête. La porte d'entrée ! C'est la porte d'entrée. Quelle heure est-il ? Je lis difficilement sur ma montre : 16 h ! Une part d'inconscience me susurre que *c'est aujourd'hui que quelque chose pourrait se passer, quelque chose d'important, un évènement qui inverserait le cours de ma vie.*

En attendant, c'est la catastrophe des catastrophes... Je n'y arriverais jamais...Je n'ai pas réussi à assumer. C'est foutu ! Ma carrière est fichue ! Après m'être drapé d'une jolie robe de chambre rouge

et de mules assorties, je quitte la chambre, abattu par un destin intransigeant. Me dirige vers la porte, essayant de percevoir dans le labyrinthe de mon cerveau embrouillé, une sortie de secours. Je

-3-

dois affronter mon agent et recevoir le prix de ma nonchalance. J'étais averti. J'assume. Mal. Mais j'assume. Encore trois pas, et le couperet va tomber. Tel un condamné je me prépare à recevoir une cataracte de remontrances, voire quelques insultes. Je prends une grande respiration. Mets le masque de l'indifférence innocente. Ouvre d'un coup sec grand la porte en fermant les yeux.

Rien... Rien... Le plus profond des silences. Je me hasarde à entrouvrir les yeux. Et là, campée devant moi un ange de beauté, l'étoile des étoiles. Une ravissante femme blonde, la bouche resplendissant sur un sourire étonné et inquiet de mon accoutrement :

Refermant mon peignoir, je balbutie :

- Ma...dame ?

C'est alors qu'une voix ravissante et musicale me répond :

- Mada...euh... Monsieur, je suis votre chauffeur et je viens vous prendre pour votre R.V chez le masseur. Monsieur Yves est souffrant et m'a demandé de le remplacer si vous n'envoyez pas d'inconvénient.
- Pas du tout. Juste quelques minutes et je suis prêt... Mais je croyais que j'avais une séance de photos importantes aujourd'hui, que mon agent ...
- D'après votre agenda, ce serait demain.
- Je dois confondre. Veuillez vous asseoir. Un petit café ?

Tandis que je m'affaire à la cuisine, je la regarde se poser voluptueusement sur mon canapé. Image féérique. Mon Dieu quelle créature ! Un buste parfait. Un port de reine, couronné

d'une abondante chevelure d'or encadrant deux agates bleues. Sa peau de neige vierge donne envie de la parcourir, de la découvrir. La ligne de ses reins est sublime !

Un frisson me parcourt. Tout mon corps se tend. Il est sexe. Pour la première fois de ma vie, monte en moi, le désir d'un homme : tenir passionnément une femme dans mes bras, découvrir son corps, le couvrir de baisers, la posséder, m'assouvir en elle.

Images fantasmagoriques pour Manuela, mais combien réelles pour Mamadou

Aujourd'hui, pas de maquillage, pas de robe, pas de talons. Un tailleur-pantalon sobre souligné d'une cravate discrète et élégante, mais standing oblige, de l'élégance que l'on remarque.

C'est alors que j'entends et je comprends enfin la voix de mon père.

Je me sens soudain prêt au combat, l'unique et le plus grand de ma vie : m'assumer en tant qu'homme.

Je suis Mamadou. Je suis un guerrier Peul.

Il fallait que quelque chose se passe, quelque chose d'exceptionnel, pour sortir de là, pour que tout s'arrête.

PARIS 16 h 30 de l'après midi

